L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 16 DECEMBRE 1889. 63ème Année

[illegible] Propriétaires-Editeurs.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 16 DECEMBRE 1889.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an $12 00
Six mois 6 00
Trois mois 3 00
Un mois 1 00
On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

EDITION DU DIMANCHE.

1 an $2 00

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an $3 00
Six mois 1 50
Quatre mois 1 00
Trente jours 75

VENTES DE CE JOUR.

Par Spear & Escoffier, chez Jos Anglado, coin Conti et Bourbon, gages forfaits, comprenant diamants, montres en or et en argent, chaînes, fusils, revolvers, argenterie, plaqué de fantaisie et autres.

Le prix des marchandises.

UN ARTICLE DE M. AMÉDÉE MARTEAU, DANS LA "RÉPUBLIQUE FRANÇAISE."

Il y avait longtemps que le *Temps* ne s'était occupé des "protectionnistes." L'y voici revenu. L'y voici revenu à propos du rapport de la commission des valeurs de douane, rapport qui constate un certain relèvement de prix sur les marchandises, à l'importation comme à l'exportation; relèvement que notre confrère considère comme un symptôme favorable, car la dépréciation des valeurs avait été telle en ces dernières années qu'on en avait conçu quelques appréhensions et qu'on s'imaginait d'en rechercher les causes dans la suspension de la frappe de l'argent.

Or le *Temps* constate que cette dépréciation n'a rien à faire avec cette cause, puisque les prix remontent sans que la frappe de l'argent ait été reprise. Il s'agit donc d'un mouvement normal de hausse et notre confrère en semble éprouver une réelle satisfaction.

Tout d'abord nous nous demandons pourquoi cette satisfaction en présence de la hausse et cette sorte d'inquiétude en face de la dépréciation des prix, de la part de libre-échangistes convaincus.

Il nous semble que le principe même du libre-échange est fondé sur la concurrence, dont l'objet est précisément d'amener la baisse du prix des objets au profit du consommateur. Toute baisse, dépréciation, tout avilissement même devraient donc être accueillis avec satisfaction comme conséquence naturelle de la mise en application de la doctrine.

D'où vient pourtant qu'on salue la reprise avec quelque contentement? "C'est, dit-on, que l'amélioration des prix a sa part dans l'activité plus grande des échanges. En effet, si elle peut les entraver quand elle devient excessive, parce qu'elle ralentit alors la consommation, elle n'est qu'un stimulant aux achats lorsqu'elle survient après une dépréciation extrême et qu'elle permet d'entrevoir de plus fortes hausses."

Telle est l'explication que donne le *Temps*. En résumé, cela veut dire qu'il n'y a pas de principe et que la spéculation doit tenir le haut du pavé; et si l'on parle encore du consommateur, ce n'est que pour la forme.

Quant aux protectionnistes, le *Temps* qui, sans doute, a reçu leurs confidences, les montre comme s'apprêtant, en raison de cette hausse des valeurs, à demander soit un retour aux taxes *ad valorem*, soit une aggravation de droits.

Pourquoi? C'est bien simple: ils avaient fait substituer le droit spécifique au droit *ad valorem* pour obtenir la fixité des taxes et, en cas de baisse des valeurs, profiter d'une majoration; mais — c'est toujours le *Temps* qui parle — du moment où il y a hausse dans les valeurs, cela ne saurait plus faire leur affaire parce que la protection diminue d'autant et ils vont demander, le *Temps* du moins l'affirme, le retour aux droits *ad valorem*. Telle est la combinaison machiavélique qu'a découverte notre confrère et qu'il dénonce d'ores et déjà.

En attendant ce retour aux vieux us, examinons un peu la théorie de l'avilissement des prix, avilissement que le *Temps* paraît heureux de voir cesser.

Qu'est-ce qu'un prix avili? Est-ce que ce n'est pas un des axiomes favoris de l'école que celui-ci: Chaque pays ne doit produire que ce qu'il peut produire au meilleur marché?

Eh bien! dans l'Inde, on produit moyennant dix francs (argent) un hectolitre de blé, et ce prix-là est très rémunérateur. Ajoutez y quatre francs pour le transport en France, cela fait quatorze francs. Le cultivateur hindou, de même que l'armateur, y ont trouvé un bénéfice raisonnable. Ce prix de quatorze francs n'est donc pas un prix avili pour eux. Mais il l'est pour la France et serait absolument ruineux s'il devait s'appliquer à l'ensemble de sa production de blé, qui est de plus de cent millions d'hectolitres.

C'est que là-bas le prix de la main-d'œuvre, le prix de la terre ou de son loyer ne sont pas les mêmes qu'ici et le tort des économistes est précisément de n'avoir jamais voulu faire le calcul de ces différences et de leurs causes, c'est de raisonner comme si toutes choses étaient égales d'ailleurs entre tous les peuples. Elles le sont si peu que nous avons dû imposer une taxe d'entrée aux blés étrangers pour rétablir l'équilibre, taxe contre laquelle les libre-échangistes en général et le *Temps* en particulier continuent de protester.

Ce que nous venons de dire du blé s'applique à une multitude de produits, et les taxes douanières ne sont en définitive que l'équivalence ou la compensation des charges qui pèsent sur notre production et que ne subissent pas les productions étrangères. Si ces taxes disparaissaient, c'est alors que l'on verrait un bel avilissement de prix. Serait-ce vraiment le triomphe du libre-échange?

La dépréciation qui a été constatée en ces dernières années a pour cause principale la concurrence acharnée que se font de plus en plus les nations entre elles. C'est un des résultats les plus clairs et les plus immédiats du système, et l'on a le droit de se montrer étonné de l'étonnement qu'en témoignent les libre-échangistes. Et quant à la hausse signalée par le *Temps*, il faut bien dire qu'elle est le fait, surtout, de quelques [illegible] de grand trafic, et lui-même l'a [illegible] reconnu, mais qu'elle n'atteint pas bien [illegible] des objets qui touchent le [illegible] travail national; que même, [illegible] la plupart des [illegible] exportation [illegible] décroître encore leur [illegible] vraisemblablement 1888, ce qui fait que, [illegible] de demanderont pas, comme le suppose le *Temps*, le retour aux droits *ad valorem*!

Ce qui reste de cette discussion, [illegible] que de plus en plus, grâce à la concurrence, — l'âme du commerce, d'après la théorie libre-échangiste, — le prix des choses s'avilit — sans que le véritable consommateur y gagne beaucoup — et que les libre-échangistes, au lieu de s'en applaudir, en témoignent au contraire quelque inquiétude, tant il est vrai que le bon sens et la raison reprennent toujours leurs droits contre la passion et les sophismes.

Un veinard vient de gagner cinquante mille francs à la loterie. Tout joyeux, il revient à la maison porteur de cinquante beaux billets de mille.

La bonne, une soubrette aux yeux [illegible], lui demande la permission de [illegible] les "fafiots", disant que ça lui portera bonheur.

Le lendemain, elle dit à son maître: [illegible] bien, monsieur, que cela me portera chance, car depuis que j'ai [illegible] les cinquante mille francs, le boucher, le garçon, pharmacien, le boulanger, [illegible], l'épicier, veulent tous m'épouser!

Un docteur rentre chez lui [illegible]
—Si le bon Dieu n'est pas content de moi, ce sera difficile.
—Je lui ai envoyé toute ma clientèle [illegible]

FEUILLETON.

UN MYSTERE.

PAR HENRI GREVILLE.

(Suite.)

—Que voulez-vous faire à présent? demanda-t-il.

Estelle regarda au loin dans la direction de Paris.

—Retourner à Paris, dit-elle, et aller à la tombe de Raymond. Voyez-vous, mon ami, il me semble que je n'aurai jamais assez de larmes pour l'infortuné! Mon cœur se brise quand je pense à ses derniers instants!

—Il a vécu heureux, répondit mélancoliquement Benoist.

Elle ne disait rien; il vit qu'elle pleurait sous sa voilette.

—Pleurez, chère, dit-il affectueusement; ces larmes sont d'honnêtes et pures larmes fraternelles, qui vous honorent.

Elle comprit qu'il avait cessé d'être jaloux.

—Alors, reprit-elle en maîtrisant son chagrin, qu'allez-vous faire?

—Vous accompagner jusqu'à Paris; ensuite j'irai voir ma mère.

Elle l'interrogea du regard et se contenta d'une muette réponse.

—Et vous? demanda-t-il.

—Moi? je ne sais pas. Sanmeray m'effraye! J'y trouverais trop de souvenirs de mon enfance, et c'est cela surtout que je veux oublier! L'hôtel de Beaurand me fait horreur!.... Je n'ai plus d'asile. Pourtant il me faudra quelques jours pour m'organiser une existence. Je vous demanderai encore une chose, mon ami: je veux créer une fondation utile, un hospice ou un asile.... un asile plutôt, pour ceux qui n'ont ni parents ni amis.... avec toute la fortune des Beaurand. Ce sera pour la mémoire de Raymond.... et de son père.... Il y a longtemps que j'y pensais, à présent j'y suis résolue. Il me restera la fortune de ma mère, la seule à laquelle j'aie droit.

—Ce sera fait, répondit Benoist. Je vous demande seulement d'attendre un peu de temps pour que je voie ma mère, que je cause avec elle.

Estelle baissa la tête.

—C'est juste, fit-elle. Votre mère ne voudra pas de moi pour fille, et elle sait la vérité, et pourtant....

—Ma mère est droite et bonne, répliqua Benoist. J'ai grand espoir dans sa justice. Mais qu'elle y consente ou non, Estelle, je vous l'ai dit, vous êtes ma femme.

Une heure après, ils quittèrent le Mont-Saint-Michel.

XXXV

Benoist, en arrivant à Paris, le lendemain de grand matin, s'assura d'abord qu'Estelle rentrait chez elle en sécurité; puis, vers dix heures, il se rendit chez André Bolvin.

Le jeune substitut écouta sans mot dire le secret confié à son honneur. Quand tout fut expliqué, il regarda son hôte.

—Je vous avais bien dit que le mystère était relatif à Mme de Beaurand, répondit-il; seulement l'aventure est rare et curieuse.... Le malheur, c'est que je ne vois pour Mme de Beaurand aucun moyen de se faire rendre justice par l'opinion.......

—Elle n'y songe pas, répliqua froidement Benoist; elle est bien au-dessus de l'opinion publique. Je vous avais promis de vous faire connaître la vérité si j'arrivais jamais à la savoir moi-même. Je suis venu. De plus, j'avais à cœur de révéler à celui qui l'avait soupçonnée les preuves de l'innocence la plus éclatante.

—Vous m'en voulez, dit Bolvin avec une nuance de regret, et je crains bien que Mme de Beaurand ne me pardonne jamais.... Pourtant....

—Mme de Beaurand pardonne toujours, répondit Benoist en se levant.

Après un très court silence, Bolvin regarda franchement son hôte.

—Voulez-vous lui dire que je lui présente mes plus humbles excuses, fit-il, et que, si elle veut bien m'autoriser à les lui offrir moi-même, je m'estimerai plus heureux que je ne le mérite?

—Je le lui dirai, répliqua le jeune homme.

Ils se séparèrent, et Bolvin, en revenant à son bureau, tout mortifié qu'il était d'avoir montré tant de légèreté dans une chose aussi grave, ne put s'empêcher de s'affirmer, avec une satisfaction toute professionnelle, qu'il avait bien deviné en supposant que la cause réelle du suicide était en Estelle.

Benoist prit immédiatement le train et arriva aux Pressoirs dans l'après-midi. Sa mère, qu'il avait prévenue par dépêche, l'attendait, avec une impatience discrète bien cachée sous son aspect ordinaire de placidité affairée. Lorsqu'ils purent s'isoler ensemble, dans la grande salle à manger, ombragée en cette saison par de hauts cytises dont les grappes d'or venaient balayer les vitres au moindre vent, Théodore approcha sa chaise tout contre celle de Mme Benoist et lui raconta lentement, dans les plus grands détails, l'histoire douloureuse de cette famille tragique.

Elle l'écouta sans l'interrompre, les lèvres pressées l'une contre l'autre; son tricot avait échappé à ses mains diligentes, et aucun mouvement ne trahissait chez elle la moindre émotion. Quand le récit fut terminé, elle leva sur son fils ses beaux yeux vifs, voilés d'une légère brume de larmes.

—Tu dis qu'elle a pardonné à cette malheureuse femme? fit-elle avec douceur.

—Entièrement, et avec une bonté.... Voyez-vous, maman, vous ne pouvez pas savoir comme elle est bonne! Elle est bonne,... comme vous.

Sans se laisser émouvoir par cette parole de tendresse, la mère reprit son tricot.

—Elle veut fonder un asile avec les biens des Beaurand, dit-elle ensuite; ça, c'est bien, elle a raison. Mais l'argent de son père.... du mari de sa mère, veux-je dire, qu'est-ce qu'elle en fera?

—Je n'en sais rien. Elle m'a dit que cette fortune lui était odieuse....

—Il faut qu'elle le rende à la famille de ce monsieur. On trouve toujours des parents proches ou éloignés. Cet argent-là ne lui appartient pas.

—Vous voyez, maman, qu'elle avait eu la même idée à cet égard.

Mme Benoist fit quelques mailles en silence et s'arrêta.

—Mon fils, dit-elle, je comprends bien tout ce que tu m'as dit. Cette dame est très bien et je l'estime beaucoup. Mais enfin, sa mère avait manqué à ses devoirs...... Ça ne m'aurait rien fait de l'avoir pour bru s'il n'y avait rien à dire sur sa famille à elle, vois-tu! On aurait appris n'importe quoi sur le compte du général de Beaurand que je n'y aurais pas seulement fait attention. Mais elle.... c'est autre chose! Je ne m'étais pas attendue à cela, mon enfant!

—Ma mère, fit le jeune homme avec une extrême douceur, elle est innocente!

—Je ne dis pas le contraire, mais tout de même cela me tourmente... beaucoup, beaucoup, mon fils!

—Maman, reprit-il avec une inflexion caressante qui ôtait à ses paroles la moindre apparence de reproche, c'est vous qui m'avez enseigné mon devoir envers elle, quand j'étais injuste et plein de préjugés.

—Tais-toi, fit doucement Mme Benoist, je le sais.

Le vent léger poussait contre les fenêtres les grappes des cytises qui semblaient demander à entrer; un petit oiseau frappa de l'aile contre une des vitres, qui rendit un son aigu, et il se percha sur une branche en chantant à gorge déployée.

—Mère, reprit Benoist, elle est seule, seule au monde, avec ses morts, dans une maison pleine de souvenirs horribles.... et, malgré toute la fortune qui lui reste, elle n'a pas d'asile.

La vieille femme, d'un signe de tête, indiqua qu'elle comprenait.

—Elle n'a que moi sur la terre, maman, rien que moi pour l'aimer et la consoler. J'avais pensé qu'elle aurait nous deux.... J'avais cru que vous seriez pour elle la mère qu'elle n'a jamais eue.... Elle vous aimerait bien.... elle est pleine de respect et de tendresse.... Si vous ne voulez pas consentir à l'avoir pour fille, je sais qu'elle en mourrait de honte et de chagrin.... mais elle n'aurait pas pour vous une parole de blâme, tant elle est bonne!

—Tu me blâmerais, toi? fit Mme Benoist en le regardant jusqu'au fond de l'âme.

—Pas seulement, ma mère, plus que je ne saurais l'exprimer, car je l'aime beaucoup plus que vous ne l'aimez. Mais je ne saurais vous blâmer, car ce que vous en feriez serait pour l'honneur de la famille.

—Cela ne te fait rien, à toi, cette tache? demanda la vieille femme d'un ton sévère.

—Rien, parce qu'Estelle n'a rien de sa mère. De la tête aux pieds, âme comprise, c'est une Beaurand, et les Beaurand étaient l'honneur même.

Mme Benoist ne répondit pas et resta pensive.

Le petit oiseau avait cessé de chanter; [illegible], il revint à la vitre, qu'il frappa à coups répétés du bec et de l'aile; devant l'obstacle, il recula effaré.

Mme Benoist se leva, ouvrit la fenêtre toute grande, attendit un instant, espérant qu'il reviendrait, et voyant qu'il était parti, regarda au dehors.

Sous l'auvent des cytises, une échappée de vue lui montrait la vallée, fumant au soleil. Des terres chauffées, des [illegible] en fleurs, des gazons prêts à être fauchés, montait une abondance de parfums, de sève et de vie qui gonfla son vieux cœur. Elle songea à ses jeunes années, à l'amour qu'elle avait eu pour son mari, aux joies que lui avait données ce fils, dévoué jusqu'au sacrifice....

Sans bruit, elle quitta la salle à manger pendant que Théodore, accoudé sur la table, pensait, avec une tendresse pleine de profonde pitié, à Estelle seule dans son hôtel, seule partout, seule toujours, tant que sa mère n'aurait pas consenti à l'accepter pour fille.

La porte se rouvrit au bout d'un certain temps et Mme Benoist rentra. Elle avait quitté son bonnet à bandes de toile et mis le chapeau de dentelles réservé à la messe du dimanche. Vêtue d'une robe et d'un mantelet de riche soie noire, ce n'était plus la vigneronne des Pressoirs, mais une belle vieille dame de Province.

—Allons la chercher! dit-elle à son fils qui lui tendait les bras.

Après une visite au tombeau des Beaurand, qu'elle avait couvert de fleurs, Estelle était rentrée à l'hôtel. Elle le regardait maintenant avec une sorte de curiosité, comme une demeure étrangère, où elle avait été appelée à vivre momentanément, et où elle ne devait plus revenir.

Elle employa l'après-midi à chercher dans ce qui lui appartenait les objets qui lui étaient chers, afin de les emporter, et fit ranger tout le reste par le nombreux personnel de la vaste demeure.

Après un dîner sommaire, elle renvoya les domestiques à l'office et parcourut seule, dans la lumière du jour décroissant, les diverses pièces du rez-de-chaussée.

Bien des souvenirs s'y rattachaient. Lentement, souvent arrêtée, Estelle revécut les treize mois qu'elle venait d'y vivre. Toute son existence morale était enfermée là; elle s'en séparait sans regrets, ayant trop souffert pour ne pas souhaiter l'oublier; l'avenir ferait la part des bonnes et des mauvaises heures.

Sur le seuil de la chambre de Raymond, elle hésita. Fallait-il réveiller les impressions endormies, au risque de rouvrir les plaies de son cœur? Le devoir lui commandait pourtant d'anéantir tous les papiers de Raymond restés dans son bureau, et qu'aucune main ne devait plus toucher désormais; elle entra.

Dès le seuil, un sentiment très mystérieux, sans amertume, fit monter des larmes dans ses yeux, mais elle sut conserver son empire sur elle-même. La grande pièce était déjà presque tout à fait sombre; sur la cheminée, les candélabres étaient garnis de bougies. Lentement, comme avec respect, mais d'une main ferme, Estelle les alluma toutes, jeta un regard craintif sur la cheminée et commença son pieux travail.

Les uns après les autres, elle ouvrit les tiroirs du bureau et livra aux flammes ce qu'ils contenaient, excepté la croix d'officier du général et la médaille militaire de Raymond, qu'elle mit à part. Lettres et diplômes flambèrent allègrement.... tout ce qui avait été cher au malheureux, tout ce qu'aucun œil profane ne devait plus voir......

Quand les dernières étincelles eurent cessé de courir dans ce papier noirci, Estelle se releva, fit quelques pas en arrière et regarda le portrait du général.

Une émotion douloureuse et douce l'envahit tout entière; ses mains se joignirent devant elle et ses yeux allèrent chercher au fond des yeux du portrait une réponse à sa question muette. Elle n'avait pas connu de père; ce mot, vide de sens pour elle, avait pris une grande importance dans la bouche de Raymond. Il s'était efforcé de lui faire comprendre le culte qu'il portait à son père mort; par respect pour la mémoire du général, par affection pour son fils, elle avait pieusement recueilli tout ce qu'il lui avait communiqué pendant le temps de leurs fiançailles. Et c'était là tout ce qu'elle saurait jamais de son père! son père à elle....

—Mon père, lui demanda-t-elle, m'auriez-vous aimée?

Il lui sembla qu'en réponse à cette question les yeux fiers et doux du portrait, si pareils à ses yeux à elle, lui faisaient un reproche de douter.... C'était sur eux que Raymond avait attaché son dernier regard, pensa-t-elle tout à coup. Que leur avait-il dit?

Elle frissonna au souvenir du jour tragique. La place où le sang avait coulé était toujours marquée sur le parquet par la feuille nouvellement grattée, plus claire.... Estelle la chercha et s'y mit à genoux, les yeux toujours attachés sur l'image du général.

—Mon père, lui dit-elle, mon cher père,... je vous aurais bien aimé.....

Elle fondit en larmes et s'affaissa sur elle-même, le cœur brisé. Trop de douleurs, trop de pensées accablaient sa jeunesse innocente; le fardeau qui pesait sur ses épaules ne serait-il donc jamais soulevé par une main apitoyée? Elle réalisait maintenant le poids de la honte et du sang....

Un bruit de voix près de la porte la fit se relever bien vite. On frappa. Essuyant son visage humide, elle dit d'entrer....

Mme Benoist parut sur le seuil, suivie de tout près par son fils, dont Estelle aperçut la noble figure dans l'ombre. A la vue de cette petite femme en noir, la jeune fille sentit le mortel fardeau s'envoler, comme s'il avait eu des ailes; l'apparition d'un ange vêtu de gloire ne lui eût pas semblé plus lumineuse.

—Ma fille, dit Mme Benoist, voulez-vous venir avec nous?

Elle tomba dans les bras qui lui étaient ouverts.

—FIN—

Scène de flirt entre [illegible] et la baronne:

—Une tasse de thé! monsieur [illegible]

—Merci, baronne! Je n'en use pas.

—Vous n'aimez pas le thé?

—C'est-à-dire que je le préfère à la gale, mais pas de beaucoup!

—Deux mères causent sur le galet:

"Comment! vous laissez vos enfants faire des [illegible]?.... C'est très dangereux. On se lance des pierres avec ça."

"Oh! pas à soi.... aux autres!"

A la petite classe d'histoire naturelle.

Le professeur:

—Les animaux dépourvus de pattes et qui rampent sur le sol au lieu de marcher sont ce qu'on appelle des reptiles. Quelqu'un peut-il me donner un exemple de reptile?

Le jeune Phillibert:

—Un ver.

—Très bien! Qui peut me donner un autre exemple?

Long silence. Finalement, Toto [illegible] lève et s'écrie:

—Un petit ver!

Une parisienne qui nous vient de loin, puisque nous la cueillons dans un journal de [illegible], l'*Indépendance* [illegible]:

Deux jeunes personnes se font des confidences.

—Te rappelles-tu ton premier amour?

—Oui, il y a six ans.

—Es-tu bien sûre?

—Comment donc? Regarde mon livret de la caisse d'épargne: 1er versement, octobre 1883.

Deux amis rentrent chez eux par une nuit profonde; ils sont surpris par une bande de mauvais drôles qui se précipitent sur eux; la mêlée est générale. Enfin ils parviennent à se dégager et vont se réfugier sous un réverbère. L'un d'eux dit alors à l'autre:

—J'ai fait [illegible] coup; je lui ai serré le cou à l'étrangler, si bien que [illegible] montre m'est restée entre les mains!

—Fais voir, dit l'ami en se regardant. Tiens! c'est la mienne!

FEUILLETON.

Tante Jacqueline.

PAR PAUL D'AIGREMONT.

CHAPITRE PREMIER.

LE MARIAGE.

Il faisait une claire et douce matinée de printemps.

Partout, sur les trottoirs, dans les larges chaussées, le long des boulevards plus larges encore, tout Paris était dehors, affairé ou flâneur, courant après un rendez-vous duquel dépend peut-être le pain de la famille, ou bien se promenant curieux et nonchalant devant les magasins, où, dans un admirable fouillis, s'entassent les œuvres d'art et les merveilles.

Jamais les quartiers extérieurs, depuis Montmartre jusqu'à l'élégant parc Monceau, n'avaient eu un plus grand air de joie et de gaieté.

Ce n'était point cependant que quelque grande fête populaire les animât.

Non, mais l'atmosphère était douce, le soleil brillait joyeux, jetant de tous les côtés ses rayons déjà chauds. De petites charrettes pleines de lilas, de violettes et de muguets encombraient la chaussée, de la place Clichy à la rue de Rome; de jolies femmes, élégantes et fraîches, allaient, venaient, marchandant les arbustes et les fleurs étalés par terre tout le long du boulevard des Batignolles; au milieu des tramways dont la corne désespérée retentissait en appels peu écoutés, les marchands des quatre saisons poussaient lentement leurs voitures dans lesquelles les beaux légumes frais coudoyaient les premières cerises aux taches sanglantes; où se voyaient en un pêle-mêle merveilleux les langoustes écarlates, les coquillages nacrés, les poissons aux écailles d'argent, le gibier aux plumes chatoyantes; tout cela appétissant et superbe sous les rayons du splendide soleil de mai qui éclairait ce matin-là Paris.

Au milieu du mouvement et du bruit qui animaient la place Moncey et l'avenue de Clichy, dans l'encombrement provoqué par la station d'omnibus toute voisine, quelques voitures de noces marchaient, se dirigeant vers l'église des Batignolles.

Bientôt elles purent atteindre le côté droit de la chaussée et de là elles arrivèrent rapidement au but de leur destination.

Un vieux monsieur décoré, à l'air passablement revêche et ennuyé, descendit le premier et offrit son bras à une jeune fille revêtue de la blanche parure des mariées.

Elle était jolie à impressionner tous ceux qui l'eussent rencontrée.

Grande, élégante et souple comme une liane, elle avait un adorable et mélancolique visage de brune au teint mat, au nez fin et droit, éclairé de deux yeux uniques, deux yeux de velours noirs, profonds et humides, avec une expression de naïveté jeune et toujours un peu étonnée.

Derrière elle, venait au milieu de quelques amis, le fiancé, un grand jeune homme d'aspect un peu froid, d'une distinction rare, à l'œil clair, au large front intelligent et volontaire, aux joues rigides, et dont les lèvres sérieuses laissaient voir des dents saines et blanches quand, —chose très peu fréquente,— elles souriaient d'un sourire qui éclairait alors comme d'un rayon de soleil cette physionomie austère et grave, mais non antipathique, loin de là.

A cette noce, il n'y avait point de femmes, excepté toutefois une vieille dame qui donnait le bras à un autre monsieur décoré, très rouge et tout aussi maussade que celui qui conduisait la mariée.

Dès que le petit cortège fut descendu de voiture, un grand et gros suisse tout chamarré d'or et de rouge se plaça devant la fiancée, frappant les dalles de son bâton à pomme d'argent, et conduisit tout le monde dans la chapelle de la Vierge, où l'image immaculée toute blanche dans ses voiles d'or, rayonnait au-dessus de la lueur des cierges, et au milieu des fleurs dont l'autel était encombré, car c'était le mois de Marie.

Bientôt les orgues jouèrent, la voix frêle des enfants de la maîtrise s'éleva entonnant les hymnes des épousailles, le parfum musqué des roses, des lis et des syringas se fit plus pénétrant, l'or des massifs candélabres parut scintiller davantage, la mariée, pleine d'émotion, tomba agenouillée sur le prie-Dieu de velours rouge, tandis que le marié murmurait très bas:

—Enfin, devant Dieu, comme devant les hommes, vous allez donc être mienne, mon adorée!

La voix du prêtre s'éleva:

—Charles Michel Loisy, voulez-vous prendre pour femme et légitime épouse Marcelle-Jacqueline de Sermaize, ici présente?

Ils répondirent d'une voix à peine distincte, aussi suffoqués de bonheur l'un que l'autre.

Puis après les formalités remplies à la sacristie, le défilé des amis commença.

C'étaient des jeunes filles, des jeunes femmes élevées comme Mlle de Sermaize à Saint-Denis; quelques vieux officiers, camarades de son père; ensuite vinrent les amis de Michel Loisy, presque tous des ingénieurs comme lui qu'il présentait à sa jeune femme en les lui nommant.

Dans l'air, au milieu des paroles banales, toujours les mêmes, qui s'échangent dans ces circonstances, on sentait un grand courant de sympathie avec des serrements de mains plus chauds, plus énergiques qu'ils ne le sont d'ordinaire.

Enfin, le dernier des amis disparut, le cortège se reforma et regagna les voitures.

Il n'y avait point de déjeuner, les témoins furent reconduits dans leurs demeures respectives, et les nouveaux époux prirent seuls le chemin du petit appartement que Michel avait loué sur le boulevard de Clichy.

Seuls?......

Eh oui, seuls; car ils n'avaient de parents ni l'un ni l'autre.

Jacqueline était fille du général de Sermaize, emporté par une fluxion de poitrine quand elle n'avait que seize ans à peine, la confiant à son vieux camarade, le commandant Laverdun et à sa femme.

Mlle de Sermaize n'avait point connu sa mère qui était morte en lui donnant le jour.

Comment les tuteurs de la jeune fille s'acquittèrent-ils de leur tâche?

—Oh! loyalement, c'est sûr. Laverdun était un brave homme qui devait tout, sa situation, son avancement, son grade au général de Sermaize.

Mais il n'avait point eu d'enfant. Sa femme et lui s'étaient figés dans un égoïsme profond. Ils avaient un intérieur dont l'ordre, la régularité, la ponctualité ne pouvaient être égalés que par l'originalité excessive de leurs manies.

Aussi, quand il eut connaissance de la charge qui lui incombait, le commandant dit à sa femme:

—Je l'ai toujours déclaré que nous n'aurions jamais eu de chance; mais décliner la corvée, ce n'est pas possible! Il faut donc l'accepter; et comme la fille de ce pauvre Sermaize est très jolie, espérons que [illegible] dans le mariage à bref délai.

La pauvre Jacqueline eut vite conscience de la gêne qu'elle apportait chez ces deux originaux qui ne l'aimaient pas et qu'elle ennuyait profondément.

Aussi quand Michel Loisy, après l'avoir rencontrée chez des amis communs, la demanda en mariage, accepta-t-elle cette offre de délivrance avec un profond sentiment de reconnaissance.

Mais à dix-huit ans la reconnaissance ne tarda pas à faire place à une chose plus douce et encore meilleure. Il n'y avait pas un mois que Jacqueline voyait son fiancé, qu'elle aimait déjà de toute son âme ce beau garçon intelligent et droit, dans les yeux duquel l'orpheline voyait s'allumer les chaudes tendresses perdues depuis la mort de ce père bien-aimé qui avait entouré son enfance de tant d'amour et de sollicitude.

Quant à Michel Loisy, son histoire était aussi triste que celle de Mlle de Sermaize.

Il était fils d'un colonel du génie, tué pendant la guerre de 1870, en pleine carrière, avec un magnifique avenir devant lui.

Sa femme n'avait pas survécu à ce coup terrible, appris sans ménagement, en lisant un journal.

Un parent éloigné, après avoir été nommé tuteur de l'enfant, obtint pour lui une bourse dans un des principaux lycées de Paris.

Ce tuteur était un excellent homme, compassé et froid, ponctuel et honnête, qui avait veillé sur Michel avec une grande sollicitude, mais sans expansion, ni tendresse apparente, et dont la maxime favorite, celle qu'il s'était par-dessus tout appliqué à faire entrer dans l'esprit de son pupille, était qu'un homme devait refouler toute impression au-dedans de lui-même.

L'élève avait si bien profité des leçons du maître qu'à vingt-six ans Michel, ingénieur des plus remarquables, sorti avec le numéro cinq de l'Ecole centrale, intelligent, sérieux, plein de cœur, n'avait encore aimé personne, ni à droite, ni à gauche.

Mais un jour, il rencontra Jacqueline de Sermaize et se sentit profondément impressionné par la grâce triste et pensive de la jeune fille qui pleurait toujours son père, le seul être qui l'eût aimée sur terre; Jacqueline, qui était une abandonnée comme lui, et qui ne partagerait son cœur, quand elle le donnerait, qu'entre son mari et ses enfants.

Alors, comme Michel était aussi bien le fils de sa mère, l'aimante et douce créature morte de sa douleur, que de son père, le grave colonel du génie à la vie rigide et austère, il laissa chanter en lui sa jeunesse jusque-là endormie, et se mit à aimer la pauvre orpheline de toutes les forces de son âme vierge et seule.

Etre pour la femme de ses rêves son bienfaiteur, son ami, son soutien et son unique affection, penser qu'elle vous doit tout, protection, foyer et bien-être, quel but digne de tenter une nature aussi généreuse que celle de Michel?

Alors, il s'arrangea pour rencontrer fréquemment Jacqueline; il l'étudia de près, et quand il vit que dans cette âme blanche, comme le lis des champs, il n'y avait ni une ombre ni une tache, quand il comprit qu'elle était loyale comme une vraie fille de soldat, avec une force de tendresse et de dévouement qui ne demandait qu'à s'affirmer, il essaya de se faire aimer d'elle.

Ce ne fut point difficile: l'amour n'appelle-t-il pas l'amour, surtout entre deux êtres également jeunes, honnêtes et purs?

Quand, avant de la demander officiellement en mariage au commandant Laverdun, Michel eut parlé à Mlle de Sermaize de son affection et de ses espérances, il faillit mourir de joie en entendant la réponse que lui fit la jeune fille.

—Mon tuteur ne vous refusera pas ma main, lui dit-elle, et moi, je vous aime, et je vous bénis d'avoir pensé à faire votre femme de la pauvre orpheline.

Alors, ce fut une joie sans pareille.

L'amour que Jacqueline avait inspiré à son fiancé augmenta chaque jour, pour se transformer peu à peu en une adoration plus profonde et plus folle, à mesure qu'il découvrait en elle une vertu plus douce ou une qualité plus solide.

Quand le mariage fut décidé, le jeune homme voulut meubler lui-même le petit appartement qu'ils habiteraient tous les deux.

Il le para de ses mains, arrangeant le moindre détail, cherchant à deviner ce qui pourrait plaire à sa jeune femme; ce qui serait capable d'égayer sa nouvelle existence, de la rendre encore plus heureuse et plus douce.

Sans faire de folies, il dépensa ainsi pour Jacqueline presque tout ce qu'il possédait. Mais que lui importait?

Quand elle serait sa femme, l'entourant de soins et d'affection, devenant sa confidente et son amie, n'en gagnerait-il pas d'autre?..... Ne se sentait-il pas de force à conquérir pour elle tous les trésors de la terre?

Par une délicate fantaisie d'amoureux, Michel n'avait pas voulu que Jacqueline visitât le futur nid de leur bonheur, à peine savait-elle où il était situé.

—Je veux voir si j'ai su pressentir vos goûts, lui avait-il dit.

La veille, il était allé lui-même chercher les malles de sa fiancée chez les Laverdun, et il avait passé sa dernière nuit de garçon à arranger le linge dans les armoires, à tout encombrer de fleurs, à tout orner mieux encore que cela ne l'était, afin de recevoir, le lendemain, celle qui allait devenir la fée de son logis, comme elle était déjà la reine de son cœur.

Aussi, avec quelle joie ne lui ouvrit-il pas la porte du petit appartement où ils entraient seuls, sans escorte et sans parents, comme deux pauvres orphelins qu'ils étaient, s'appuyant uniquement l'un sur l'autre, n'ayant que leurs deux cœurs pour s'aimer éternellement, entièrement, toujours!

—Que c'est joli, fit-il.... Que c'est joli, s'écria Jacqueline dès le seuil, avec une joie d'enfant.

Elle se mit à parcourir les trois pièces, [illegible] des étoffes qui chatoyaient [illegible] au-dessus des portes, [illegible] bleues sur lesquels les [illegible] roses [illegible] des baisers à ceux qui entraient.

Là, c'était la chambre, le sanctuaire où se passent les grands événements de la vie: le lit où l'enfant naît; où l'homme, sans regrets, s'endort de l'éternel sommeil, après une existence de labeurs honnêtes et de devoirs accomplis.

Puis le cabinet de l'ingénieur dans lequel, à côté de la grande table où les plans s'étalaient déjà, se voyaient le fauteuil bas, la corbeille à ouvrage, le livre préféré de celle dont la seule présence, toute muette et silencieuse qu'elle devra être, encouragera Michel aux dures heures, rendra sa pensée encore plus nette et vaillante.

Enfin, la salle à manger avec son vieux buffet, ses grands plats peints aux murs, sa petite table de milieu, encore trop grande pour eux tout seuls.

Elle était toute servie, cette table, quand Jacqueline entra, après avoir visité les autres pièces, toute servie et entièrement couverte de fleurs et de gâteaux.

—Pour qui tout cela? demanda-t-elle au milieu de nouvelles exclamations de surprise et de joie.

—Pour toi! répondit Michel, pour toi seule!.... Aujourd'hui, c'est moi qui te servirai; la bonne que m'a procurée la mère d'un de mes amis ne doit venir que demain.

Jacqueline comprit, et sut gré à son mari de la solitude absolue dans laquelle allait se passer cette première journée de leur vie commune, journée de recueillement et d'amour, où ils seraient tout l'un pour l'autre, comme ils se le promettaient d'ailleurs pour toutes les heures de la nouvelle existence qui commençait pour eux.

II

LA SÉPARATION.

La vie commune fut très douce, remplie comme elle l'était par une confiance et une affection sans bornes; chaque matin, ils s'éveillaient sentant la tendresse du jour plus profonde que celle de la veille.

A ces isolés, à ces abandonnés, seuls au monde, que depuis si longtemps personne n'avait aimés, l'absolu dévouement qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, la chaude concentration d'amour dont ils s'entouraient, tenaient lieu de tout.

Et cependant, l'on ne roulait pas sur l'or!.... Ah! Dieu, non....

Après la première année écoulée, la petite fortune de Michel était complètement absorbée.

Heureusement, il avait trouvé une modeste place dans une usine, laquelle lui donnait des appointements fixes; ce qui, avec des travaux supplémentaires qu'il rapportait le soir chez lui, permettait à l'ingénieur de joindre les deux bouts.

Bah!.... malgré la stricte économie qui devait présider à la vie des jeunes gens, malgré la gêne étroite qui les enserrait de sa griffe de fer, ils étaient heureux, plus heureux que des rois!......

Le soir, quand Michel revenait, il voyait Jacqueline le guettant à la fenêtre du cabinet de travail; il montait alors l'escalier quatre à quatre, comme un fou, éprouvant la même sensation unique et profonde, le même battement de cœur capable de l'étouffer, heureux à en mourir de la revoir, de la presser dans ses bras, de baiser son front et ses cheveux.

Et puis quelle douce soirée ils passaient alors, après leur modeste petit repas!

Michel était absorbé par ses chiffres et ses croquis, c'est vrai; mais il savait Jacqueline à côté de lui, elle, sa femme, son unique trésor, son exclusif amour.

De temps à autre, il levait les yeux et il apercevait le profil délicat de la jeune femme, rendu tout rose par la lueur du grand abat-jour sous lequel elle travaillait sans bruit, afin de ne pas le troubler. Et alors ses forces renaissaient, son courage redoublait, les idées lui venaient lucides et fécondes.

Le monde, ses joies, ses fêtes, ses plaisirs, tout se résumait pour Michel dans cette pièce où vivait sa Jacqueline adorée, et tout, même les privations et les ennuis de la vie matérielle disparaissaient pour lui devant le bonheur de cette intimité pure.

Un soir, Loisy revint de son usine un peu plus pâle que de coutume, l'air absorbé et préoccupé.

—Qu'as-tu? lui demanda Jacqueline qui s'aperçut vite de l'état dans lequel il était.

—Je vais te le dire, lui répondit-il en s'asseyant à ses côtés, un peu grave.

Elle ne fut point inquiète du ton qu'il avait mis à prononcer ces paroles, car dans les baisers dont le jeune homme avait couvert ses cheveux, Jacqueline avait bien senti que pas une ombre ne s'était glissée dans l'ardente tendresse qu'il lui avait vouée.

—Nous ne sommes pas riches, ma chère enfant! commença-t-il anxieusement.

Elle sourit divinement.

—Qu'est-ce que cela fait, dit-elle, puisque nous nous aimons! D'ailleurs, je n'ai pas été élevée dans le luxe; je n'ai aucun besoin en dehors de celui de te voir et de ne point te quitter. Je me trouve heureuse telle que je suis.... très heureuse même.

—Moi également, cependant je souffre de ne pas t'entourer assez de confortable, du moins de l'aisance qui fait toujours, et malgré tout la vie non pas plus belle, mais plus douce. Ensuite, une petite famille viendra, je l'espère bien, et notre devoir est de penser à elle, même avant que notre amour l'ait créée.

La jeune femme sentit une adorable rougeur monter à ses joues.

—Où veux-tu en venir? demanda-t-elle à Michel. J'admets très bien tout ce que tu dis et je veux bien t'aider de toutes mes forces.

Il sourit, très heureux, sachant bien qu'elle ferait tout ce qu'il désirerait.

—Voici la chose, dit-il. Le propriétaire de l'usine dans laquelle je suis, M. Lanoncelle, qui se trouve être un ancien ami de mon père, veut bien s'intéresser à moi, et me propose une affaire qu'il prétend être magnifique.

—Voyons l'affaire.

—Elle paraît très simple dès l'abord. M. Lanoncelle fait des expéditions considérables en Algérie. Afin d'éviter des frais de transport toujours fort coûteux, il désire créer aux environs d'Alger, où les matières premières abondent, une succursale de son usine d'ici. Il m'en offre la direction avec de très beaux appointements d'abord, et si l'affaire réussit comme il espère, il me promet encore un intérêt dans l'usine.

Jacqueline tressaillit; elle était extrêmement intelligente, avec une grande promptitude de décision.

—C'est la fortune, dit-elle, ou tout au moins une chance sérieuse de fortune; il faut l'accepter.

—Je pense comme toi, répondit Michel; mais j'ai réservé d'abord ton avis. L'existence là-bas, loin de Paris, de nos relations, de nos amis, de nos habitudes, te plaira-t-elle?

Ce fut à Jacqueline de serrer à les briser les mains de son mari.

—Avec toi, dit-elle, quel pays ne me paraîtra-t-il pas le plus beau de tous?

—Alors, je puis accepter?

—Ah! Dieu oui, tout de suite!

—Eh bien! si tu le veux, voici comment nous allons procéder.

Ecoute-moi, et dis-moi si tu trouves mon idée pratique.

—Parle.

—Je vais d'abord partir afin d'examiner si la chose peut s'organiser ainsi que le désire M. Lanoncelle. Dès que j'aurai fait mes premières études, si l'affaire est viable, je me préoccuperai aussitôt d'une petite installation pour toi, et je te télégraphierai afin que tu arrives le plus tôt possible.

—Toute seule?

—Hélas, oui, ma pauvre petite, toute seule; car je vais être très pris là-bas et comme ma situation dépendra de mon activité et de mon esprit d'organisation, dès que mes premiers travaux seront commencés, je ne pourrai plus m'absenter, même pour venir te chercher.

Jacqueline poussa un soupir.

—J'aimerais bien mieux partir avec toi, dit-elle en implorant Michel de ses longs yeux doux. Oh! je t'en prie, ne nous séparons pas!

—Ne me regarde pas ainsi, dit le jeune homme en couvrant de baisers les cheveux et le front de Jacqueline. Et surtout, surtout ne pleure pas, car je sens bien que devant tes larmes, je ne resterais maître ni de ma volonté, ni de ma raison.

—Eh bien, où serait le mal?

—Mais je ne peux pas, ma chérie, je ne pourrais pas pour une foule de considérations. D'abord, M. Lanoncelle qui rêve depuis longtemps de cette affaire, ne l'a cependant pas étudiée à fond. Y a-t-il possibilité de l'organiser sur les [illegible] il désire?

[illegible] cette première question [illegible] il faut ordre [illegible]

Puis, dans ces conditions tu demanderais de payer ton voyage, ou seulement des avances pour le payer moi-même?

J'ai assuré que cela ne me paraît pas convenable et me répugne extrêmement.

Jacqueline le comprenait aussi, et comme elle était fort raisonnable et habituée depuis longtemps aux sacrifices de toutes sortes, elle se résigna, sans continuer des instances qui brisaient le cœur de Michel.

—Mais t'arrangeras-tu au moins pour que je te rejoigne le plus tôt possible? l'interrogea-t-elle en refoulant mal ses larmes.

—As-tu besoin de le demander? fit-il tout aussi suffoqué d'émotion qu'elle-même.

Sois tranquille, je verrai vite si l'affaire peut s'établir dans de bonnes conditions et me faire honneur. Alors, ma situation n'est plus la même. Je suis directeur de fait, une demande d'avance n'est plus indiscrète, surtout en expliquant le motif: ton voyage et notre installation là-bas.

—Dès la réponse de M. Lanoncelle, je te préviendrai; aussitôt tu emballeras nos meubles, tu feras un paquet de tout ce que nous possédons, et nous nous retrouverons pour ne plus nous quitter. Cela te va-t-il ainsi?

—Oh! oui!.... mais ne sois pas difficile pour mon installation; ce qu'il me faut, c'est toi, notre cher bonheur...... notre vie commune....... Que me fait le reste!

—Et à moi donc!....

Il la pressa sur sa poitrine, autant pour la remercier de son sacrifice que pour lui cacher son émotion, car l'idée de la quitter ne fût-ce que quelques jours le rendait fou et lui faisait éprouver une douleur sans pareille, peut-être mille fois plus profonde que celle de la jeune femme elle-même.

Mais le devoir, la raison, la sagesse parlaient et ces voix-là Michel avait toute sa vie pris l'habitude de les écouter, même quand il lui fallait laisser son cœur.

Si le départ et la séparation furent tristes!....

—A-t-on besoin de le demander?

Même avec la certitude de se rejoindre et de se retrouver le plus tôt possible, ne plus être ensemble quand on s'aime, quelle torture!....

Surtout pour Jacqueline, qui dut rentrer seule dans ce petit appartement témoin de son premier, de son unique bonheur, et qui gardait dans ses molles tiédeurs de nid d'amoureux tous les parfums des baisers donnés, des serments échangés, des rêves faits à deux!....

La pauvre femme avait encore sur ses joues la chaleur des caresses reçues au départ; sur ses cheveux la moiteur des larmes versées par Michel au dernier moment, et malgré tout son courage, elle avait encore dans les oreilles le bruit maudit de ce train l'emportant loin d'elle; encore, elle le voyait agitant son mouchoir à la portière du wagon, et maintenant elle se retrouvait seule, toute seule, sans lui!

Le cabinet de travail où Jacqueline avait été si heureuse à côté de Michel conservait encore les chères traces de l'absent. On eût dit qu'il allait rentrer.

Là était son fauteuil, ici sa plume, ses crayons, ses pinceaux trempant dans un verre; épars sur le bureau il y avait les plans des machines, les prix de revient, les calculs, les études, toutes ces choses auxquelles il avait travaillé jusqu'à la veille de son départ, pour l'affaire elle-même.... lui seul manquait.

Le reverrait-elle jamais!....

Un grand découragement s'empara de la jeune femme; il lui sembla tout à coup qu'elle était aussi abandonnée et aussi désespérée que lorsqu'elle était revenue dans la chambre mortuaire du général de Sermaize, après avoir laissé son corps sous les grands arbres du cimetière, où il dormait de l'éternel sommeil sans rêves!

Alors, s'affaissant dans le fauteuil de Michel, elle appuya ses coudes sur le bureau, et la tête cachée dans ses mains, elle se mit à pleurer.

Huit jours, Jacqueline vécut dans des angoisses folles, ne se sentant pas rassurée par les fréquentes dépêches que Michel lui envoyait journellement.

Quand le rejoindrait-elle?

Tout était là pour l'abandonnée.

Enfin, la lettre tant attendue arriva, celle qui contenait les détails si ardemment désirés par Mme Loisy.

Après toutes les tendresses d'amoureux dont Michel n'était pas avare, voici ce qu'il disait à sa femme:

....

"Quant à l'affaire, M. Lanoncelle avait raison, rien n'est aussi sûr, aussi avantageux qu'elle, aussi fécond en bénéfices certains.

"La main-d'œuvre est près de moitié inférieure à celle de France, les matières premières presque pour rien, et l'écoulement des marchandises assuré d'avance.

"Par exemple, il faudra du travail, oh oui! beaucoup de travail. Mais l'énergie et la volonté ne me manquent pas, tu le sais, surtout lorsqu'il s'agit de toi, de te créer un intérieur aisé et confortable, de gagner la fortune que je veux déposer à tes pieds, mon adorée.

"Maintenant, réjouis-toi comme je me réjouis moi-même; le revoir est tout proche.

"Le temps d'emballer les meubles, de les faire porter à la gare de Lyon, puis de parcourir la route que j'ai faite il y a quelques jours, et nous serons dans les bras l'un de l'autre.

"En effet, à côté des terrains destinés à l'usine, il y a une adorable petite maison: la villa des Aloès, un véritable nid de fleurs et de verdure situé à mi-coteau, entre les arbres. Elle est en vente dans des conditions très avantageuses, et M. Lanoncelle, auquel j'ai envoyé des détails, me télégraphie de l'acheter au moment même où je t'écris.

"C'est là que nous installerons nos amours, là que je vais revoir tes deux yeux, entendre ta voix adorée m'encourager au travail et me donner des forces.

"Embarque-toi donc vite, ma tant aimée; fais un seul paquet de tout ce que nous avons et arrive-moi sans retard!

"Je suis bien sûr que tu te plairas ici, malgré la grande solitude qui nous entoure.

"Rien n'est beau comme cette Algérie que nulle plume ne saurait vraiment décrire. Rien ne peut donner une idée de ce ciel d'un bleu profond, à la lumière éclatante et crue, heurtant de grandes ombres dures les verts ardents des paysages et les bruns presque rouges des montagnes, sur lesquelles des champs entiers d'aloès ressemblent, de loin, à d'immenses plaques bleuâtres.

"La villa est située sur l'une des premières ondulations des grandes roches. Elle est coquette et jolie au possible, mi-arabe et mi-française, avec ses colonnades de marbre, ses grandes pièces à divans, où l'air circule à l'aise; ses larges ouvertures par lesquelles au loin apparaît à vos pieds la grande mer bleue sans limites, avec ses rives où viennent mourir, toutes frangées d'argent, les vagues apaisées.

"Autour de la villa, il y a un parc magnifique et presque incomparable, avec une profusion folle de fleurs, de fruits, d'arbustes, d'arbres énormes, et où se retrouve encore le mélange adorable de l'Europe et de l'Afrique.

"En effet, les glaïeuls rouges, les lentisques à reflets métalliques, les larges mauves roses, les lavandes aux senteurs d'aromates, les menthes embaumées s'y voient au milieu des iris bleus, des pâquerettes jaunes, des églantines rosées, des héliotropes, des muguets, des roses de toutes couleurs, des longs peupliers souples de la Touraine ou de la Normandie.

"Au loin, on aperçoit sur les roches poudreuses d'interminables files d'Arabes, drapés comme des dieux antiques dans leurs burnous blancs, cheminant sur leurs méharis aux dos bossués, avec cette majesté tranquille et grave, dont l'Orient seul a le secret.

"Et le soir!.... Oh! le soir!.... quelle fête pour les yeux!....

"Tout en bas, s'étale l'Alger nouveau, avec ses lumières, son gaz, sa modernité dont les bruits n'arrivent pas jusqu'à nous; plus haut, on voit le vieux quartier de la Kasbah, d'une blancheur éclatante et unique sous les rayons de la lune; la Kasbah qui a gardé de la vieille Afrique ses profondeurs noires et quelque peu farouches; ses maisons carrées, sans une ouverture apparente excepté la porte, et qui éclairées par la lumière enchantée de l'astre des nuits, ressemblent à des demeures mystérieuses éventées par les grands palmiers qui les dominent, doucement balancés, ainsi qu'ils le sont par les souffles tièdes des nuits.

"A l'horizon, sur la mer immobile, luisante et irisée comme un miroir d'acier poli, les feux rouges des navires forment autant de taches sanglantes, tandis qu'en haut, la voûte sombre du firmament ressemble à un immense velum d'azur presque noir, retenu par des millions et des millions de clous en diamants.

"Et, au milieu de tout cela, il règne un calme, un apaisement, une fraîcheur [illegible] de cette campagne endormie et [illegible] un parfum même de sa [illegible]

"Et [illegible] le recueillement [illegible] de ces nuits sans pareilles, avec deux soupirs de vent qui font [illegible] tressaillir les arbres et les buissons, [illegible] en moi une force, un courage, une certitude de réussir, un bonheur sans égal, auquel ta chère image est mêlée, radieuse comme une apparition.

"Ici, je le sens, la fortune sourira à nos efforts; ici, nos enfants naîtront et grandiront au milieu de cette paix souveraine; ici, nous marcherons heureux dans la vie, nous tenant par la main, nous aimant chaque jour davantage, par la confiance accrue et l'estime plus grande.

"Viens donc au plus vite et annonce-moi par dépêche d'abord ton départ de Paris, ensuite le nom du bateau qui te portera vers moi. Je serai à Alger sur le môle à te voir avancer et venir, chère aimée qui manques tant à ma vie."

....

Jacqueline fit des miracles.

Cinq jours après avoir reçu cette lettre, tous les paquets étaient terminés, les caisses clouées, les meubles emballés et portés à la gare de Lyon.

Elle télégraphia aussitôt à Michel, et partit le soir même.

Le lendemain, quelques heures après son arrivée à Marseille, la jeune femme envoyait une nouvelle dépêche à son mari. C'était l'*Etoile des Mers*, un des grands paquebots de la Compagnie Verrasset, sur lequel Mme Loisy allait s'embarquer.

A plus de huit cents kilomètres de distance, le même cri sortit à la fois de leurs poitrines:

Enfin!.... ils allaient donc se retrouver!....

III

LA FOLIE.

Depuis trois jours, Michel Loisy venait à tous les instants au bout du môle, à Alger, afin de savoir si l'*Etoile des Mers*, partie depuis quatre jours de Marseille, était enfin signalée.

Rien.... non, il n'y avait jamais rien!....

L'*Etoile des Mers* avait un retard considérable, mais elle devait être réfugiée dans quelque port, car une tempête affreuse, née subitement, déchirait l'horizon et n'était point encore calmée.

Maintenant, la mer ne ressemblait plus au grand lac bleu des jours précédents, avec son fin bord d'écume blanche, qui venait amoureusement caresser les rives si belles et les roches ensoleillées de cette Algérie, la France aussi!

Non, la mer était noire, sinistre, démontée, avec de courtes vagues serrées et frémissantes, qui se heurtaient pleines d'une sourde colère et s'en allaient bondissantes et furieuses, en crachant leur écume contre tout obstacle opposé à leur rage.

Au loin, pas une voile; rien que les mouettes qui s'envolent apeurées, avec leur cri aigu, et les rafales de vent d'est qui sifflent, qui hurlent, qui mugissent, ou bien qui s'interrompent tout à coup au milieu d'un silence de mort, ainsi qu'un glas d'agonie.

Et Michel, poigné d'angoisses, courait comme un fou sur le port, livide, sous ce ciel noir, s'arrachant les cheveux, ne sentant ni l'âpre morsure de la tempête, ni le froid, ni la pluie, ni la fatigue; ne quittant plus le môle, demandant des renseignements, mendiant un mot, cherchant, guettant, écoutant.

Mais la pitié est chose naturelle au cœur de ceux qui, exposés chaque jour aux dangers, n'ignorent point l'angoisse des êtres chers, pour lesquels le moindre retard cause une inquiétude mortelle.

Bientôt tout le monde connut Michel Loisy, et l'on sut qu'il attendait sa femme, laquelle était partie sur l'*Etoile des Mers*, dont on n'avait pas, hélas! de nouvelles.

Et par une sorte de convention tacite, à l'approche de l'ingénieur, chacun se taisait, le vide se faisait autour de lui, on le fuyait. Quand, par hasard, il parvenait à se faire écouter, la réponse était presque toujours la même:

—Certainement, il y avait mauvais temps.... mais l'*Etoile des Mers* était un solide navire, bien commandé; il n'y avait rien à craindre avec lui....

Ces paroles, quelque consolantes qu'elles fussent, étaient loin d'apaiser l'anxiété folle de l'ingénieur.

Les regards sans cesse fixés vers cet horizon lugubrement tendu de noir, comme pour un deuil terrible et prochain, il ne vivait plus, ne respirait plus, ne pouvant éloigner de son esprit cette pensée atroce.

—A cette heure, où est-elle?.... Que devient-elle?....

Et fermant les yeux, il voyait le corps de sa bien-aimée Jacqueline, qui après avoir été le jouet des vagues furieuses, allait s'accrocher à la pointe de quelque falaise inaccessible, ou bien s'échouait sur une rive inconnue, où la charité publique la recueillait.

Et son rêve si douloureux se poursuivait encore, il reconnaissait Jacqueline étendue sur quelque couche funèbre, entourée de femmes en prières, égrenant des chapelets pour le salut de la pauvre abandonnée, à la lueur grésillante des fumeuses chandelles de résine.

A l'idée qu'évoquaient ces tableaux, l'idée déchirante de la séparation éternelle, Michel, le visage froid et les lèvres tremblantes, sentait tout à coup un grand vide se faire en lui; les grelots de la folie tintaient dans son cerveau brûlant, pendant que de ses oreilles tendues outre mesure vers les bruits venant du large, il croyait percevoir les lointains coups de canon que tire un navire en détresse.

Le lendemain, un peu avant l'aube, le vent tomba subitement.

Quand le soleil se leva, le ciel était plus bleu que jamais; les mouettes, si effrayées les jours précédents, lissaient leurs plumes blanches à la crête des vagues; sur le port, les matelots allaient, venaient, fumant leur courte pipe brune, des portefaix déchargeaient les navires, transportaient les marchandises, recevaient des ordres, causaient entre eux.

Loisy, qui ne s'était pas couché depuis trois jours, dévoré d'angoisse, se glissait partout, cherchant des nouvelles.

Quelques mots échappés à une conversation, frappent ses oreilles, le clouèrent au sol ne respirant plus.

—L'*Etoile des Mers* s'est perdue pendant la tempête, disait-on à ses côtés. La nouvelle a été télégraphiée de Gibraltar cette nuit.

L'ingénieur sentit ses cheveux se hérisser sur sa tête, tandis que de sa gorge affreusement contractée, aucun son ne pouvait sortir.

La conversation continuait.

—De Gibraltar?.... Comment cela?

—La tempête l'a prise par le travers des Baléares et l'a chassée jusqu'au détroit où elle a sombré.

—Et pas de sauvetage?

—Pas un. Tout a péri, corps et biens.

—Est-ce sûr?

—C'est affiché au tableau depuis une heure....

Michel n'en entendit pas davantage. Il poussa un grand cri, un seul et tomba à la renverse.

Ce fut un tumulte indescriptible; tout le monde se précipita vers lui, les uns demandant ce que c'était, s'informant, les autres le reconnaissant, compatissant et le plaignant de tout leur cœur.

Il était sans connaissance. Dix, vingt, trente personnes s'offrirent; on le porta au poste de secours installé sur le quai. Une heure, deux heures se passèrent; la syncope résistant à tous les soins, on fut obligé de diriger Michel Loisy vers l'hôpital.

Le lendemain, une fièvre cérébrale se déclara et le laissa deux mois entre la vie et la mort.

On le sauva, mais, hélas!.... sa raison, son intelligence, cette lucide et profonde intelligence qui lui avait déjà fait commencer une si belle carrière, tout était anéanti et perdu. Michel Loisy, le triste amoureux de la pauvre Jacqueline, était fou, complètement fou.

M. Lanoncelle, qui s'intéressait grandement à son nouveau directeur, pour une foule de raisons, au milieu desquelles ses anciennes amitiés pour le colonel Loisy comptaient pour un peu, et les aptitudes hors ligne du jeune homme pour beaucoup, M. Lanoncelle fit aussitôt transporter Michel dans un établissement spécial.

En effet, était-il possible que cette santé si vigoureuse, ce tempérament de fer, encore développé par une jeunesse austère, cette intelligence profonde et sûre, fussent frappés sans retour, et ne pussent pas se rétablir sous l'empire de soins éclairés et énergiques?

Confié à un homme éminent, l'ingénieur reprendrait possession de ses facultés, c'était certain.

Alors, M. Lanoncelle ne perdrait pas le garçon le plus sérieux qu'il eût rencontré jusqu'à ce jour; celui qui réunissait à la fois en lui le talent, la science, l'esprit d'organisation, le don de diriger les autres, la volonté, et par-dessus tout l'honnêteté, cette vertu si rare aujourd'hui.

Se passer d'un ingénieur si précieux, et qui lui était indispensable pour créer et diriger l'importante succursale qu'il voulait établir à Alger?

M. Lanoncelle ne s'y résoudrait que [illegible]

Pour le [illegible] heure, il allait [illegible] soigner dans [illegible] possibles, ce qui créerait [illegible] à lui un lien de plus, [illegible] connaissance, et quand Loisy [illegible] guéri, tout naturellement il reprendrait ses fonctions.

Ce fut pour commencer à exécuter le plan de M. Lanoncelle que Michel fut dirigé vers une maison de santé célèbre aux environs d'Alger dès que ses forces permirent de le transporter sans danger hors de l'hôpital.

Mais la guérison dès les premiers temps, parut devoir être bien lente; si lente même que le directeur, le docteur Astier, commençait à désespérer de la voir jamais se produire.

En effet, sans que la moindre amélioration se montrât, l'été et ses ardentes chaleurs passèrent, l'automne arriva; l'automne si beau dans tous les pays que baigne la Méditerranée, avec ses rayons de soleil toujours chauds, semblables à de l'or en fusion, et dont la poussière de pourpre va teignant toutes choses, depuis les vignes aux longs pampres fécondés, jusqu'aux ronces et aux lierres, amis des ruines et des vieux murs.

Et sans que la raison de Michel enfuie avec celle qu'il avait aimée parût vouloir revenir, l'automne à son tour s'en alla, emportant avec lui la dernière sève des arbres, tandis que sous les premiers baisers du vent d'hiver, les feuilles jaunies et recroquevillées s'envolaient au loin comme des folles, et après des tournoiements infinis, allaient s'abattre humides et flétries sur les gazons fanés.

Alors, pendant un mois, eut lieu ce qu'on appelle l'hiver là-bas, c'est-à-dire quelques jours de pluie et de tempête, de brumes et de brouillards, où l'on sent cependant, derrière chaque buisson, au détour de chaque allée, le printemps guetter l'heure d'apparaître, avec son cortège de fleurs, de parfums, d'oiseaux et de rayons.

Bientôt, en effet, janvier arriva, et avec lui, sur cette terre d'Afrique si complaisamment belle et féconde, les flèches d'or du soleil furent plus resplendissantes et plus chaudes, les premiers papillons remplirent l'air embaumé par les lavandes et les farigoulettes; au crépuscule, de grands nuages rouges se formaient dans le ciel d'un bleu si pur, affectant de bizarres figures, ressemblant tantôt à des dieux antiques, voyageant lentement par groupes serrés; tantôt à des chimères folles aux grandes ailes déployées, passant aussi rapides que des illusions perdues, ou des rêves envolés.

Et Michel, immobile, sombre, les yeux sans regard, et les lèvres sans paroles, demeurait inconscient devant ces merveilles, promené par son gardien, tout le long d'un parc magnifique, ne voyant rien, ne comprenant rien, absorbé par quelque pensée unique, laquelle mettait à son front une ride profonde, sans jamais desceller sa bouche muette.

Cependant, grâce à un traitement aussi intelligent qu'énergique, la fièvre finit par tomber, les insomnies cessèrent, et l'appétit, lentement, lui revint.

Mais en dépit des douceurs sans pareilles d'une fin d'hiver semblable au plus beau des mois de mai, nulle lueur d'intelligence ne s'allumait dans le cerveau du pauvre malade; son esprit parti à la suite de celle qu'il avait aimée ne revenait plus sur terre.

Un jour, comme Michel Loisy était assis sur un banc de pierre entouré de pervenches et de violettes, les premières de la saison, une jeune fille passa à une petite distance de lui.

C'était Cécile Astier, la fille unique du docteur Astier, celui qui soignait Michel.

Elle avait vingt ans environ; elle était grande, mince et brune, avec d'admirables yeux de velours noir, des yeux où sous une précoce gravité, se lisait une adorable et profonde expression de bonté.

A son aspect, devant sa silhouette longue et souple, à la démarche aisée et libre, Michel, jusque-là figé dans une insensibilité dont la fièvre elle-même ne l'eût pas arraché, Michel poussa un cri.

—O Jacqueline! murmura-t-il, ma Jacqueline, je savais bien que tu reviendrais!

Il voulut se lever; la commotion avait été trop violente et trop subite, il retomba évanoui.

Quand, vers le soir, il s'éveilla du long sommeil qui avait succédé à la syncope, Michel avait dans les yeux une flamme que nul n'avait vue depuis son arrivée dans la maison de santé.

—Vite, dit-il au valet de chambre chargé de le soigner, aidez-moi à m'habiller; il est l'heure d'aller chez le commandant Laverdun.

L'infirmier ne lui répondant point, et surtout ne lui obéissant pas, Michel s'exaspéra, et pour la première fois entra dans une colère folle.

A la hâte, on courut chercher le docteur.

Quand il arriva, Michel était debout, impossible à calmer, voulant à tout prix commencer sa toilette.

—Oh! oh!.... dit le médecin en entrant, il y a du changement ici. Au moins, il vit, il s'intéresse à quelque chose, sa volonté s'éveille, j'aime mieux cela!

Et s'approchant avec bienveillance de son malade:

—Eh bien!.... demanda-t-il doucement, comment allons-nous ce soir?

Loisy s'impatienta.

—Je vais très bien, répondit-il avec une nouvelle colère qui pointait. Oui, très bien en vérité, et je ne comprends pas pourquoi ce garçon stupide veut m'empêcher de m'habiller.

—Vous habiller?.... Pourquoi donc faire?....

—Mais pour aller voir Mlle de Sermaize, ma fiancée. C'est bien mon droit, je suppose!....

—Certainement. Seulement Mlle de Sermaize n'est pas ici.

Michel ouvrit démesurément les yeux; ses traits redevinrent plus pâles et son regard tout à fait fixe.

—Vous vous trompez, dit-il, au bout de quelques minutes, elle y est. Elle est venue, je l'ai aperçue cette après-midi sous les grands arbres, là-bas!.... Je veux la revoir, tout de suite!....

Le docteur Astier voulut parler.

—Je vous en supplie, continua le jeune homme sans lui laisser le temps de dire un mot, ne nous empêchez pas d'être ensemble, ce serait trop cruel!...

Le médecin avait réfléchi.

Evidemment c'était sa fille, sa Cécile, que Michel avait rencontrée, et que dans sa folie encore persistante, il avait prise pour Jacqueline.

M. Astier était un homme dont le cœur égalait la vaste intelligence.

Peu à peu une idée généreuse entre toutes lui venait, tout un plan complet dans sa cervelle.

Au fait, pourquoi pas sa fille si merveilleusement bonne, elle aussi, ne s'associerait-elle pas à son œuvre humanitaire, son œuvre de science et de guérison?

—Mlle de Sermaize est en effet revenue aujourd'hui, déclara-t-il tout à coup sans hésiter.

Elle voulait avoir de vos nouvelles, mais comme vous êtes encore trop souffrant et surtout trop excitable, elle est repartie.

L'ingénieur avait écouté avidement.

—Quand reviendra-t-elle? demanda-t-il avec une angoisse si grande qu'il n'était pas difficile de deviner ses souffrances.

—Demain.

—Vraiment?

—A coup sûr!

—Et la verrai-je?

—Oui, si vous vous laissez soigner, et si votre état continue à s'améliorer.

—Ah! qu'ai-je donc eu?

—Une fièvre des plus graves qui a nécessité votre transport ici, et pour la convalescence de laquelle il faut encore les plus grandes précautions.

—Jacqueline?

—D'abord vous remettre au lit et prendre la potion que je vais vous envoyer; ensuite vous calmer, faire tous vos efforts pour dormir, et essayer d'apporter toute votre volonté à l'œuvre de votre guérison.

—Ah! cher docteur...... s'écria Michel avec une nouvelle flamme dans le regard, envoyez-moi tout ce que vous voudrez; je vous obéirai aveuglément, j'avalerai tout.... Pour revoir Jacqueline, que ne ferais-je pas!....

Le docteur Astier tressaillit. La raison évidemment revenait peu à peu, le souvenir n'allait-il pas revenir aussi?

Là était le danger, mais un danger terrible; car sous l'étreinte douloureuse de la vérité, l'intelligence de Michel pouvait sombrer de nouveau, et cette fois-ci ce serait sans retour.

Rentré chez lui, le docteur Astier raconta à sa fille ce qui venait de se passer.

Cécile était une adorable enfant, pétrie de loyauté et de droiture, mais surtout de dévouement.

Elle avait fermé les yeux à sa mère, [illegible] avant; et depuis, [illegible] dans cette [illegible] davantage [illegible] ment de plus, quoique [illegible] grand qu'il fût, avait un peu [illegible] marquée.

—O cher père! dit-elle quand elle l'eut écouté, avec quelle joie ne vais-je pas vous seconder! Expliquez-moi bien clairement ce que je devrai faire, afin que je le comprenne tout à fait.

Ah! si je pouvais vous aider à rendre la raison à ce pauvre M. Loisy si malheureux et si digne d'intérêt, quelle joie pour moi!....

—C'est dans l'ordre des choses possibles, mais à la condition d'aller doucement, très doucement; de façon que lorsque le souvenir reviendra complètement, le cerveau soit assez fort pour supporter l'immense choc qu'il recevra.

—Alors, quelle conduite dois-je tenir?

Il le lui expliqua longuement, minutieusement.

Cécile écoutait, ses grands yeux noirs rivés sur son père, ne perdant pas une seule de ses paroles.

Le lendemain, de très bonne heure, Michel était debout.

Les choses extraordinaires ne le frappaient point encore; il ne demandait aucune explication ni sur la maison étrangère dans laquelle il se trouvait, ni sur les personnes inconnues qui l'entouraient.

Une seule idée le tenait et l'absorbait:

Jacqueline allait revenir, il la reverrait!

—A deux heures, elle sera là! avait dit le docteur Astier.

Et toute la matinée Michel regarda la pendule, trouvant la marche des aiguilles interminable, écoutant si le balancier ne s'était pas arrêté.

Vers une heure, son valet de chambre lui dit:

—Si monsieur voulait descendre dans le parc, il verrait plus tôt Mlle de Sermaize.

Avec une coquetterie certainement bien inconnue les jours précédents, Michel arrangea sa cravate devant la glace, puis il suivit docilement celui qui le soignait.

—Laissez-moi, lui dit-il quand il se trouva assis sur le banc de pierre.

L'infirmier, qui avait des ordres, obéit.

Au bout de quelques instants, le pauvre fou sentit une commotion profonde l'ébranler tout entier.

Une voix claire, admirablement timbrée, disait à quelques pas de lui:

—Comment va monsieur Loisy aujourd'hui?

C'était bien la voix de Jacqueline, avec ses mêmes inflexions longues et chaudes, cette voix un peu tremblante, comme celle des personnes nerveuses, et qui avait toujours produit sur Michel une si profonde, si étrange impression.

Presque au même instant, Cécile Astier apparaissait devant l'ingénieur.

C'était vrai, il y avait entre elle et Mlle de Sermaize, surtout avec Jacqueline telle qu'elle était quand Loisy l'avait vue pour la première fois, une ressemblance assez extraordinaire.

C'était la même matité de teint, les mêmes longs yeux expressifs et doux, la même souplesse de taille, la même démarche, et surtout, surtout ce même accent pur et grave qui venait d'impressionner si grandement Michel.

Cécile s'avança naturellement, simplement vers le malade.

Elle était en toilette de ville, comme une visiteuse ordinaire.

—Bonjour, Michel, dit-elle, en lui tendant sa petite main finement gantée, vous allez donc mieux, enfin!....

Il s'était instinctivement levé, la saluant découvert et très bas, éprouvant le même charme souverain que jadis, aux heures bénies des fiançailles, alors qu'il allait voir Jacqueline de Sermaize chez les Laverdun.

Et par un bizarre phénomène, il retrouva ses impressions, ses rêves, ses espérances qu'il éprouvait alors et qui avaient été sa vie; mais en même temps son pauvre esprit encore malade restait fermé à tout ce qui s'était passé entre les jours charmants où il faisait sa cour d'amoureux à Jacqueline, et la terrible catastrophe qui l'avait rendu fou.